

Colloque

« Le numérique éditorial et sa gouvernance : entre savoirs et pouvoirs »

soirée inaugurale

Hôtel de ville, mercredi 28 avril

Intervention d'André Chabin

Je voulais d'abord féliciter Gérard Wormser et son équipe, au premier chef, Carole Dely, pour ce projet de ce colloque et, dans le même mouvement, ceux qui lui ont donné les moyens de son ambition, en particulier, bien sûr, Yannick Maignien et le TGE Adonis. Je voulais aussi remercier Gérard d'avoir voulu associer à ce colloque Ent'revues, modeste observatoire des revues contemporaines.

Je ne vais pas parler des questions savantes qui seront abordées dans ces journées où j'aurai plus à apprendre qu'à dire.

Je me félicite en revanche que la réflexion proposée ait choisi de s'émanciper des questions lancinantes et surannées sur l'existence même d'internet : déploration ou euphorie numérique, mirage ou miracle, en être ou pas, vie ou mort de l'imprimé, avec, et surtout avec, les revues en première ligne. Quand je dis en première ligne comme au combat, ce n'est pas une image, c'est véritablement l'ardeur de leur mouvement que je veux souligner. Car ce sont elles qui, avec le plus de vigueur et sans doute le plus de nécessité, avant même que les pouvoirs publics définissent une politique claire, sont allées confronter leur forme traditionnelle et leur savoir faire reconnu à cet outil nouveau, puissant et redoutable.

Désormais ni diable, ni bon dieu, mais omnivore, le numérique est là, il ne connaît pas de bord. Il ensemence les pratiques autant qu'il les interroge.

Je fais brièvement un grand saut en arrière mais, vous le verrez, qui regarde vers l'avant. Nous venons de publier dans le dernier numéro de notre revue, *La Revue des revues*, un texte inédit en français de T.S. Eliot. À l'origine, ce texte est une causerie d'Eliot dans le cadre d'émissions radiophoniques en langue allemande de la BBC. En 1946, sous la thématique générale « l'Unité de la culture européenne », il en prononça trois, la deuxième évoque l'histoire de la revue qu'il a fondée en 1922, *The Criterion*. Quel était le projet de fond de cette revue ? Puiser dans chacune des littératures européennes ce qu'il y avait de meilleur, réunir en matière de pensée ce qu'il y avait de plus stimulant. Bref, former une communauté des meilleurs esprits du temps, créer un réseau européen des intellectuels et des écrivains afin d'engrosser la Culture de toutes les cultures particulières et de repousser ainsi la barbarie.

Sauf que les années 30 ont bouché le ciel, ont rebâti des frontières, édifié de nouvelles crispations identitaires, couvé des barbaries sans nom. En 1939, la revue s'arrête sur un constat d'échec. Pourtant en 1946, la causerie d'Eliot s'achève sur une note optimiste : le combat n'est pas perdu, il est différé. Il sera un jour possible de créer un réseau d'échanges, à l'échelle européenne, des arts et des idées.

L'auteur de *La Terre vaine* exprime dans ce texte un fantôme qui hante nombre de revues depuis plus d'un siècle : l'idée d'une communauté sans frontières, sans passeport, qui ferait des différences le creuset d'un humanisme ouvert, portée par cette idée que la revue est sans doute le meilleur équipage pour cette traversée des frontières.

J'aurais pu choisir d'autres exemples, je m'arrête brièvement sur un projet de 1960 qui, lui, n'a jamais vu le jour : on le connaît sous le titre *La Revue internationale*. Il voulait réunir, dans un comité de rédaction commun, lui aussi des intellectuels européens et parmi les plus prestigieux, de Maurice Blanchot à Vittorini, de Barthes à Uwe Johnson, de Calvino à Marguerite Duras, d'Enzensberger à Iris Murdoch. Malgré l'intensité des

échanges pour le préfigurer, le projet avorte. Ce n'est pas le lieu ici d'analyser les raisons du naufrage.

Ces belles idées d'une revue européenne, voire mondiale, ont certes échoué sous les coups multiples. Mais, sans doute aussi, parce qu'elles ne disposaient pas d'outils pour les rendre fluides, immédiatement tangibles, à la fois souples dans leur mise en œuvre et assurant très vite un rayonnement possible. Bien sûr je n'ai pas la naïveté de croire que la technique puisse remplacer la volonté des hommes ou suppléer sa carence. Mais les conditions de possibilité de ce rêve d'une communauté infinie mais choisie, en mouvement, se générant, se régénérant sans cesse sont aujourd'hui réunies. Les chercheurs, et bien d'autres – je pense ici aux amis d'Eurozine www.eurozine.com – lui donnent corps. D'ailleurs, le colloque qui s'annonce n'est-il pas une des incarnations de ce corps qui s'invente ?

Mais quel corps ? Comment vit-il ? De quoi vit-il ? C'est précisément l'interrogation de ces deux journées d'études.

Je voudrais finir par une notation qui paraîtra anecdotique et qui ne l'est peut-être pas tant que ça. Il y a peu temps une belle revue électronique s'est créée. Revue savante à comité scientifique, elle entend s'interroger sur les rapports du texte à l'image : elle s'appelle d'ailleurs *Textimage*. Sous son classicisme de forme, elle a bien saisi une des possibilités d'internet puisqu'elle offre, à côté d'études érudites, une vidéo d'artiste contemporain. Tout cela est bel et bon.

Pourtant un petit grain de sable : quand on accède à la revue, qu'est-ce qui apparaît sur la première page ?

Un bandeau publicitaire vient couvrir en partie l'œuvre de couverture (un peu dans la manière de Zao Wou-ki). N'y a-t-il pas comme une ironie de voir une revue s'interrogeant sur les rapports texte/image être une partie recouverte par une image parasite ?

Me voici incité à manger une crème dessert, une Danette, et peut-être même que, si je participe à un jeu, je pourrai gagner un home cinéma. Que du bonheur, non ? Est-ce que Danone participerait à la gouvernance de cette revue ? La nécessité économique justifie certes cette intrusion publicitaire : est-ce que cela a vraiment de l'importance ? Il faut bien vivre après tout. Je vous laisse répondre.

Une autre fois pour une autre revue, je suis tombé nez à nez sur une publicité qui m'incitait à jouer au poker. J'ai failli le faire. Puis je me suis dit que je n'étais pas très fort à ce jeu, que je connaissais les règles en amateur, qu'elles avaient peut-être changé... Et puis surtout, surtout, je ne connaissais pas mon adversaire.

Ni sa force.

Ni son regard.

André Chabin